

ZWECK VS. LEISTUNG : LES DEUX FONCTIONNALISMES DE MARTY ET BÜHLER

Laurent CESALLI
Université de Genève

« Au fond, tout est psychologique dans le langage ».
(F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, chapitre II)
« [...] on pourra peut-être nous reprocher de réintroduire la psychologie par la fenêtre après l'avoir mise à la porte ».
(Jean-Louis Gardies, *Esquisse d'une grammaire pure*, conclusion)

RÉSUMÉ

La notion de fonction linguistique est au cœur des sémantiques de Marty et Bühler. Alors que Marty se concentre sur la manifestation (Kundgabe) et la signification (Bedeutung) comme moments constitutifs de la communication, Bühler axe sa théorie sur une troisième fonction, la représentation (Darstellung) – une performance propre des signes linguistiques en vertu de laquelle ils se voient coordonnés au monde. Si le moment représentationnel n'est pas absent chez Marty, celui-ci, au contraire de Bühler, n'en fait pas le trait essentiel du langage. Cette différence tient au fait que Marty et Bühler défendent deux fonctionnalismes différents : un fonctionnalisme de l'usage (Zweck) pour le premier, et un fonctionnalisme de la performance (Leistung) pour le second.

ABSTRACT

At the heart of Marty's and Bühler's semantics lies the notion of linguistic function. While Marty focuses on manifestation (Kundgabe) and signification (Bedeutung) as constitutive moments of communication, Bühler builds his theory on a third function, the representation (Darstellung) – a performance proper to linguistic signs and in virtue of which they are coordinated to the world. The moment of representation is not absent in Marty, but, contrary to Bühler, he does not see in it the essential feature of language. Such a difference is accounted for by the fact that Marty and Bühler defend two different functionalisms: a functionalism of use (Zweck) for the former, and a functionalism of performance (Leistung) for the latter.

Lorsqu'il s'agit de donner une analyse philosophique du phénomène du sens des expressions linguistiques, deux grandes familles de théories contemporaines se partagent le terrain, les unes privilégiant une approche centrée sur les contenus des expressions, les autres mettant l'accent sur leur usage. Les deux philosophes du langage auxquels nous allons nous intéresser – Anton Marty (1847-1914) et Karl Bühler (1879-1963)¹ – développent des théories privilégiant le concept de fonction linguistique, et ce *avant* que la polarité « contenu *vs.* usage » ne soit mise en place dans la philosophie du langage du XX^e siècle². De ce fait, les théories du langage de ces deux auteurs échappent d'une certaine manière à ladite polarité ; d'une certaine manière seulement, puisqu'au sein de l'approche fonctionnaliste³ qui est la leur, Marty et Bühler se distinguent de par le privilège que le premier accorde à l'*usage* que les locuteurs font des mots dans le but de communiquer, et le caractère essentiel que le second attribue à la *performance* propre des signes linguistique d'être coordonnés à des objets ou des états de choses.

Au-delà de leurs divergences, Marty et Bühler appartiennent à une même tradition intellectuelle – la philosophie du langage austro-allemande, essentiellement issue de la pensée de Bolzano et Brentano⁴. Par ailleurs, et en dépit de leur accord sur l'importance centrale revenant aux fonctions linguistiques dans l'élucidation du phénomène du sens, ils s'opposent explicitement sur des points essentiels : celui du nombre et du rôle des fonctions linguistiques pertinentes d'une part, et celui du rapport entre psychologie et sémantique, de l'autre.

Schématiquement, la situation est la suivante : alors que Marty distingue deux fonctions linguistiques fondamentales – la manifestation

¹ Sur la philosophie du langage de Marty, cf. Mulligan (éd., 1990) ainsi que le numéro 12 (2009) des *Brentano Studien* ; pour Bühler, cf. Eschbach (1984, 1988) et Mulligan (1997).

² Pour une vue d'ensemble des théories modernes et contemporaines, voir Recanati (2008) et Marconi (1997). On peut caractériser cette polarité fondamentale en parlant d'une opposition entre « sémantiques-sémantiques » et « sémantiques-pragmatiques ». Les théories de la référence directe (Kripke, Putnam) ou indirecte (Frege, Russell), ainsi que les approches dites vérificationniste (Carnap) ou vériconditionnelle (Davidson) appartiennent au premier groupe ; les théories de l'usage, qu'elles prennent en compte la dimension mentale ou psychologique (Grice, Searle) ou, au contraire, la mettent de côté (le Wittgenstein des *Investigations*, Austin) relèvent du second groupe. Les premiers travaux significatifs de Marty pour notre propos datent de 1875, ceux de Bühler, du moins pour ce qui est de sa théorie du langage, de 1909 (voir la bibliographie donnée en fin de texte). Sur la sémantique pragmatique de Marty, cf. Cesalli (2008).

³ J'utilise le terme 'fonctionnaliste' (et ses dérivés) dans le sens très général de 'qui aborde la question du phénomène du sens à partir des fonctions linguistiques'.

⁴ Bien que Brentano ait joué un rôle décisif dans la reconnaissance et la diffusion de la pensée de Bolzano (on peut y voir un parallèle avec ce qu'a fait Russell pour celle de Frege), le véritable relais est ici Husserl, lequel a influencé aussi bien Marty que Bühler.

(*Kundgabe*) et la signification (*Bedeutung*) – qui sont essentiellement liées à la présence de phénomènes psychiques déterminés chez le locuteur et l’auditeur, Bühler reconnaît l’existence de fonctions correspondant à la manifestation ainsi qu’à la signification martyiennes – respectivement les fonctions d’expression (*Kundgabe, Ausdruck*) et d’appel (*Kundnahme, Auslösung, Appell*) – mais ajoute une troisième fonction – la représentation (*Darstellung*)⁵ – et insiste, d’une part, sur le fait qu’il s’agit de la fonction essentielle du langage, et, de l’autre, sur son indépendance par rapport aux phénomènes psychiques. Il est à noter que les positions de Marty et de Bühler sont organiquement liées puisque c’est dans sa recension critique des *Untersuchungen* de Marty que dès 1909, Bühler isole pour la première fois la fonction de représentation.

Les pages qui suivent entendent donner un aperçu des positions de ces deux protagonistes et apporter une réponse à la question suivante : si, d’une part, Marty et Bühler adoptent tous deux une approche fonctionnaliste dans leur étude du langage, et si, de l’autre, Marty pose en quelque sorte les prémisses à partir desquelles la théorie de Bühler devait logiquement découler – telle est du moins la thèse de ce dernier –, on peut se demander pourquoi Marty n’a pas lui-même tiré cette conclusion. La réponse, développée dans la dernière partie de cette étude, suggère que cela tient au fait que Marty et Bühler ne défendent pas le même type de fonctionnalisme : le premier développe en effet un « fonctionnalisme de l’usage » (*Zweck*), le second un « fonctionnalisme de la performance » (*Leistung*).

1. LA NOTION DE FONCTION EN LINGUISTIQUE

La théorie la plus célèbre des fonctions linguistiques est sans doute celle qu’élabore Jakobson dans son essai de 1963 « Linguistique et poétique ». Jakobson distingue six fonctions (référentielle, émotive, conative, phatique, métalinguistique et poétique) qui sont autant de relations existant au sein de « tout événement de parole » entre le message transmis et l’un des six facteurs constituant la communication (contexte, locuteur, auditeur, contact, code, et message). Dans ce texte, Jakobson se réfère explicitement à Marty et Bühler : au premier, en présentant la fonction émotive (ou expressive) comme étant focalisée sur le locuteur et exprimant de manière immédiate son attitude (non-cognitive) par rapport à ce dont il

⁵ La traduction de ‘*Darstellung*’ par ‘représentation’, comme le font remarquer J. Friedrich dans sa « Présentation » de la *Théorie du langage* et D. Samain dans le glossaire qui lui fait suite (Bühler 2009, 40 et 654), sans être parfaitement adéquate, est sans doute la moins mauvaise et ce malgré l’équivoque qui en résulte en français puisque ‘représentation’ rend aussi bien ‘*Vorstellung*’ (le nom d’un acte mental) que ‘*Darstellung*’ (celui d’une fonction linguistique indépendante de tout acte mental). Un moyen de clarifier la situation terminologique consiste à traduire ‘*Vorstellung*’ par ‘présentation’, ce que nous ferons dans la suite de cette étude.

parle ; au second, lorsqu'après avoir introduit les trois premières fonctions (référentielle, émotive, conative), Jakobson précise qu'un tel modèle « traditionnel » (!) du langage a déjà été élucidé, en particulier par Bühler⁶.

Jakobson se réfère à Marty pour le choix du qualificatif 'émotive' et non pas – même s'il ne le dit pas explicitement – pour le contenu conceptuel de cette fonction. De fait, le terme '*Emotiv*' désigne chez Marty non pas une fonction, mais une classe d'expressions autosémantiques (*i.e.* ces expressions capables d'exprimer et de susciter des phénomènes psychiques complets, ici : des phénomènes d'intérêt). A la fonction émotive de Jakobson correspond en réalité celle de manifestation (*Kundgabe*) chez Marty, à ceci près que la manifestation n'est pas nécessairement de nature émotive mais peut très bien exprimer des phénomènes purement cognitifs comme des présentations ou des jugements. Par ailleurs Jakobson ne semble pas – au contraire de ce qu'avait fait Bühler – reconnaître à Marty le mérite d'avoir développé une analyse fonctionnaliste du langage⁷. Dans le cas de Bühler, la correspondance avec les fonctions identifiées par Jakobson est plus appropriée, du moins pour ce qui est des fonctions référentielle et conative, lesquelles semblent bien répondre respectivement à la représentation et à l'appel bühleriens. Quand à la fonction « émotive » (censée répondre à celle d'expression chez Bühler), on peut remarquer que sa dimension proprement émotive n'a pas de parallèle chez ce dernier, pas plus qu'elle n'en avait avec la fonction de manifestation chez Marty (ni la manifestation, ni l'expression ne relèvent de la sphère des émotions).

2. LES PRÉMISSSES MARTYIENNES. *KUNDGABE* ET *BEDEUTUNG*

L'une des critiques principales adressées par Bühler à Marty dans sa recension du premier volume des *Untersuchungen* consiste à souligner le caractère inadéquat du principe architectonique général à l'œuvre dans la monumentale monographie du philosophe suisse, à savoir la distinction entre

⁶ Il est remarquable qu'au contraire de ce que fait Jakobson, A. Martinet ne mentionne ni Marty, ni Bühler alors même que sa justification de l'approche fonctionnelle (plutôt que structurale) est tout à fait dans la ligne des idées défendues par ces deux penseurs (*cf.* Martinet 1969, en particulier les pages 12 et 32). D'autres représentants de l'approche fonctionnaliste se référant explicitement à Marty sont Schwarz (1908) et Dempe (1928), ce dernier travail présentant également une discussion détaillée des premiers travaux de Bühler sur le langage. Pour une étude générale de la notion de fonction linguistique dans la tradition brentanienne, *cf.* Linhares Dias (2009).

⁷ *Cf.* Bühler (1909, 967). La reconnaissance de Bühler est toutefois modérée : Marty n'aurait fait que stimuler de futures recherches qui, elles, aboutiront à une véritable « *Funktionenlehre* » du langage. Si l'on entend bien en quoi ce jugement peut servir les intérêts de Bühler, nous verrons qu'il est loin d'être approprié.

matière et forme⁸. Bühler « considère cette manière de procéder comme inappropriée. Il lui semble que le fondement d'une sémasiologie devrait consister en une théorie des différentes fonctions (*Funktionenlehre*) remplies par nos expressions linguistiques »⁹. Dans le même souffle, Bühler reconnaît que Marty ne néglige pas la notion de fonction dans sa théorie. Il déplore simplement que Marty n'ait pas su lui accorder la place centrale qui, selon lui, doit lui revenir¹⁰. Or s'il est indéniable que le couple matière-forme est au sommet de la hiérarchie des concepts opérationnels adoptés par Marty, la notion de fonction joue dans sa théorie de la signification proprement dite (*i.e.* de l'examen de la forme des expressions linguistiques) un rôle bien plus important que Bühler ne le laisse entendre.

De fait, si l'on considère l'orientation générale des principaux travaux de Marty, il apparaît rapidement qu'ils visent prioritairement l'aspect fonctionnel du langage. Cela vaut de ses travaux à caractère « génétique » – la monographie de 1875 *Über den Ursprung der Sprache*, la série de dix articles *Über Sprachreflex, Nativismus und absichtliche Sprachbildung* (1884-1892), son deuxième livre *Zur Frage der geschichtlichen Entwicklung des Farbensinnes* (1879), mais aussi de la monumentale annexe des *Untersuchungen* de 1908 dirigée contre la critique adressée par Wundt à la conception dite « empirico-téléologique » du langage. Une conception dont le maître-mot est '*Zweckmässigkeit*', en français : 'fonctionnalité'. Voici par exemple ce qu'écrit Marty en 1892 :

« On compare également la formation naturelle des états et du droit à l'apparition des organismes parce que de telles entités, se développant à l'origine sans plan ni calcul portant sur le tout qu'elles forment, présentent pourtant toujours et globalement une adaptation fonctionnelle [*zweckmässige Anpassung*] aux besoins et aux circonstances, une structure propre et une diversité fonctionnelle [*funktionelle Verschiedenheit*] de parties mutuellement adaptées. Toutefois, de même qu'il ne résulte pas de cela que l'étude de la formation des états n'appartient pas aux sciences humaines et historiques, de même, cela ne vaut pas sérieusement de l'étude des langues. » (Marty 1884-1892 = Marty 1916, 300)

⁸ Cf. Bühler (1909, 953). Marty, qui conçoit la forme comme le récipient ou l'enveloppe de sa matière, fait une double application enchâssée de cette distinction : d'une part, les expressions linguistiques sont la forme de leur signification (*Bedeutung* = *Stoff*) ; d'autre part, la signification elle-même est analysée en termes de matière et de forme : les expressions capables de susciter à elles-seules un phénomène psychique déterminé (les autosémantèmes) sont la matière de la signification, alors que les expressions qui ne possèdent pas cette capacité (les synsémantèmes) sont la forme de la signification, cf. Marty (1908, 101-120).

⁹ Bühler (1909, 953).

¹⁰ Bühler, *ibid.*

Ce qui frappe ici est la généralité de l'approche fonctionnaliste que Marty étend à l'ensemble des institutions humaines dont le langage n'est qu'un cas remarquable. Le point essentiel est toutefois que l'analogie biologique ne vaut que pour le second terme du slogan empirico-téléologique : « *absichtlich und planlos* » – intentionnellement, mais dépourvu de plan – puisqu'au contraire des agents humains, le matériel génétique ne peut sérieusement être crédité de posséder des intentions. Et c'est précisément cette différence spécifique qui est capturée par le sens du terme 'fonctionnalité' ou '*Zweckmässigkeit*' lorsqu'il est appliqué à des structures artificielles : les innovations institutionnelles ne sont rien d'autre que des solutions concrètes apportées volontairement à des problèmes immédiats.

L'importance fondamentale de la catégorie de fonction apparaît également lorsque l'on considère les textes où Marty ne s'intéresse plus au langage d'un point de vue « génétique », mais descriptif. Conformément au projet martyien consistant à appliquer au langage les acquis et la méthode de la psychologie descriptive brentanienne, la notion de fonction joue un rôle central non seulement dans la sémantique des expressions linguistiques, mais aussi au niveau des phénomènes psychiques eux-mêmes (l'acte de juger, par exemple, est souvent appelé '*Urteilsfunktion*')¹¹. Les deux sont évidemment liés : la fonction (sémantique) d'une expression linguistique n'est autre que de manifester, puis de susciter une fonction (psychique) bien déterminée – nous y reviendrons. Notons pour l'heure que dès l'avant-propos des *Untersuchungen*, Marty associe explicitement *Bedeutungslehre* et *Funktionslehre*, un rapprochement qui est d'autant plus significatif que la discipline dont relève son chef-d'œuvre, la « sémasiologie descriptive » ou encore « psychologie descriptive du langage » est souvent désignée par Marty comme étant une *deskriptive Bedeutungslehre* :

« Le fait que la recherche historique sur le langage présente elle aussi un intérêt certain pour la théorie de la signification [*Bedeutungslehre*] aussi bien descriptive que génétique, ce fait n'est pas sujet à controverse ; (...) Et il est remarquable que nombre des plus éminents linguistes ont toujours désigné (...) l'examen de la théorie des fonctions [*Funktionslehre*] comme le but le plus élevé des investigations portant sur le langage, comme ce qui couronne et anoblit tous les autres efforts réalisés dans le domaine des sciences du langage. » (Marty 1908, VI)

C'est donc bien la notion de fonction qui, aussi bien dans la perspective génétique que descriptive, détermine l'orientation générale des recherches menées par Marty. La question est toujours de savoir dans quel but est utilisée une certaine expression linguistique. Lorsque c'est le langage comme phénomène historique ou diachronique qui est considéré, la réponse

¹¹ Sur la notion de fonction psychique dans la tradition brentanienne, cf. Stumpf (2006, 134) ainsi que Twardowski (2007, 349).

est donnée en termes de développement par essais et erreurs des moyens les plus efficaces de communiquer ; lorsqu'en revanche, c'est au langage en tant que phénomène synchronique que l'on s'intéresse, la réponse est donnée en termes de théorie de la signification comprise comme une théorie des fonctions linguistiques.

Quand il introduit la notion générale de signification (*Bedeutung*) dans les *Untersuchungen*, Marty part de la question de savoir si le terme 'signifier' (*bedeuten*) est univoque, et répond par la négative. Si la raison d'être du langage est sa remarquable utilité comme moyen d'influencer la vie psychique d'autrui – c'est-à-dire comme moyen de *signifier* au sens large – l'analyse de ce terme révèle une pluralité de fonctions interdépendantes :

« (...) l'être-signe <peut> avoir plusieurs sens. Comme le cri non intentionnel, la prononciation intentionnelle d'un nom manifeste également (...) une partie de la vie psychique du locuteur, sauf que cette manifestation [*Kundgebung*] n'est pas fortuite mais résulte d'une intention de notre part. (...) Dans le cas d'une locution intentionnelle, nous avons toujours affaire à une double façon de désigner, à ce qui est visé prioritairement et à ce qui est visé secondairement et, de manière correspondante, à ce qui est visé de manière médiate et à ce qui est visé de manière immédiate. Et de même que, pour le second, nous utilisons le terme 'exprimer' ou 'extérioriser', de même nous voulons en général utiliser le terme 'signifier' ou 'signification' [*Bedeutung*] pour ce qui est visé prioritairement et de manière médiate. 'Une expression linguistique a la signification ou la fonction de signification (*Bedeutungsfunktion*) d'un énoncé' veut donc dire qu'elle est en général destinée (...) à suggérer ou à insinuer chez l'auditeur un acte de juger d'un type déterminé. » (Marty 1908, 284-286)

Les deux fonctions mises à jour « sous » l'être-signe des expressions linguistiques – la manifestation et la signification – ont cela de commun qu'elles sont l'une et l'autre objets d'intentions du locuteur. Elles sont par ailleurs dans une relation de dépendance dans la mesure où la réalisation de ce qui est visé prioritairement (la signification) n'est possible qu'à travers la réalisation de ce qui est visé secondairement (la manifestation)¹²:

« (...) la manifestation de mon acte de présenter reste toujours le moyen de susciter une présentation chez l'auditeur, et cette dernière fonction du nom, que nous nommons sa signification, ne lui revient donc que de manière médiate et grâce à sa première <fonction>, que nous avons appelée la manifestation. » (Marty 1884-1895 = Marty 1918, 69)

Bien que dès ses premières publications Marty parle de fonction des expressions linguistiques, on observe un renforcement de la perspective fonctionnaliste entre les articles *Über subjektlose Sätze* (1884-1895) et les

¹² Pour la parenté frappante entre des analyses martyienne et gricéenne de la *Bedeutung* et du *Meaning* (respectivement), cf. Liedtke (1990).

Untersuchungen (1908). Ce renforcement se manifeste avant tout par l'abandon de formules « statiques » (et descriptives) comme 'telle expression *signifie* tel phénomène psychique' au profit de quelque chose de plus « dynamique » (et normatif) comme 'telle expression signifie que l'auditeur est censé (*soll*) former tel phénomène psychique'¹³.

S'il est donc indéniable que, comme le souligne Bühler dans sa recension de 1909, le couple matière-forme est au centre des *Untersuchungen* de Marty, le rôle joué par ces notions est davantage celui d'un principe architectonique que du concept clé d'une explication théorique. Dans l'élucidation du phénomène du sens des expressions linguistiques – l'objet par excellence de toute *Bedeutungslehre* – c'est bien la notion de fonction linguistique qui est sur le devant de la scène.

3. LA CONCLUSION BÜHLERIENNE : *DARSTELLUNG*

Si, comme nous l'avons vu, Bühler reconnaît à Marty le mérite d'avoir mis les philosophes du langage sur la voie de l'approche fonctionnaliste du phénomène du sens des expressions linguistiques, il le critique néanmoins pour avoir centré sa réflexion sur les seules fonctions de manifestation et de signification. Plus exactement, Bühler reproche à Marty d'avoir pratiquement fait l'impasse sur une troisième fonction – la représentation ou *Darstellung* – laquelle, selon lui, est précisément la fonction essentielle du langage. Cette thèse est la conclusion d'un argument dont les *Untersuchungen* fournissent apparemment elles-mêmes les prémisses, de sorte que Marty semble frappé d'une fâcheuse cécité : ayant mis à jour un nombre suffisant d'éléments pertinents, il n'a pas su voir la conclusion capitale qui devait en découler. Voici l'argument de Bühler¹⁴ :

- (1) la signification est une fonction
- (2) 'un son a une signification' veut dire 'un son est l'un des éléments (physiques) d'un processus complexe'
- (3) un son a telle ou telle signification dans la mesure où il sert l'intention d'influencer la vie psychique d'autrui de telle ou telle manière

¹³ Cf. sur ce point, et par exemple, Marty (1918, 68-69) : « Le nom signifie une présentation, l'énoncé un jugement et nous appelons en tous les cas 'signification d'une expression' le contenu psychique (*Seeleninhalt*) en question (...). » Cf. également Marty (1908, 288) : « La signification de l'énoncé est de susciter chez l'auditeur un jugement d'un certain type. Au lieu de cela, on peut également dire que l'énoncé signifie *que l'auditeur est censé former un certain jugement*. » Dans le même ordre d'idée, il faut relever que les distinctions apparentées opposant, d'une part, *Nennung* et *Bedeutung*, et, de l'autre, l'objet au sens large (l'extension) et l'objet au sens strict (le contenu) d'une présentation sont absentes des premiers textes de Marty. Sur ces distinctions, cf. Cesalli & Goubier (2011).

¹⁴ Cf. Bühler (1909, 964-965).

- (4) le type de fonction exercée par un son dépend du type d'intention qu'il sert (intention de manifester > manifestation ; intention d'influencer la vie psychique d'autrui > signification)
- (5) il s'ensuit que si l'intention du locuteur n'est ni celle de manifester, ni celle d'influencer la vie psychique d'autrui, le son exercera une fonction qui n'est ni la manifestation, ni la signification
- (6) or souvent, l'intention du locuteur n'est ni de manifester ni d'influencer la vie psychique d'autrui

Et Bühler de tirer la conclusion :

« Du point de vue même de Marty, il faudrait donc ajouter aux côtés des fonctions de la manifestation consciente (de l'exprimer) et de l'influence de la vie psychique d'autrui (du signifier) une troisième fonction, celle du représenter [*Darstellen*]. » (Bühler 1909, 965)

L'intention corrélée à la fonction de *Darstellung* est celle de représenter un objectif (*Objektiv*), une situation (*Tatbestand*), ce qui peut se faire sans la moindre intention de manifester, ou d'influencer autrui – par exemple lorsque quelqu'un entend « arrêter linguistiquement », et pour lui-même, une observation qu'il vient de faire. Ce faisant, il utilise une expression pour « fixer » l'observation en question, exactement comme on pourrait le faire avec un appareil de photo.

Quelle est la nature exacte de la représentation ? et dans quels rapports se trouve-t-elle avec les deux autres fonctions de manifestation et de signification ? Ce n'est ni dans la recension de 1909 – lieu de la première apparition technique de l'expression '*Darstellung*' –, ni dans la *Sprachtheorie* de 1934 que Bühler offre une analyse détaillée de ce qu'il entend par représentation, mais dans deux textes pour ainsi dire intermédiaires : *Kritische Musterung der neuern Theorien des Satzes* (1918) et *Die Krise der Psychologie* (1927).

Dans le premier, Bühler, partant de considérations génétiques – les premières paroles d'un enfant, comme les cris des animaux, sont des expressions d'affects – isole les fonctions causales de manifestation (*Kundgabe*) et de déclenchement (*Auslösung*)¹⁵, puis il ajoute :

« (...) il existe une toute autre performance [*Leistung*] du langage, qui ne peut être dérivée de mouvements expressifs, et ne remonte pas à la relation causale unissant le mot prononcé au locuteur et à l'auditeur, mais à une relation qui, en mathématique, est appelée 'coordination' [*Zuordnung*] : le

¹⁵ Cf. Bühler (1918, 1-3). Le mot prononcé est la *cause* de la reconnaissance par l'auditeur d'un certain acte mental du locuteur ; la réalisation d'un certain acte mental par l'auditeur est l'*effet* du mot prononcé.

nom est coordonné à son objet, l'énoncé à un état de choses. (...) On désignera de la manière la plus exacte cette performance d'un autre type (...) par le mot 'représentation' [*Darstellung*]; car elle est cela-même que, pour certains états de choses, des images, pour d'autres, des cartes géographiques (...) parviennent à réaliser [*leisten*], à savoir : que le connaisseur soit en mesure d'en prélever l'état de choses. » (Bühler 1918, 3-4)

Contrairement à ce que fait une carte géographique par exemple, une expression linguistique n'est pas coordonnée à un objet (ou à un état de choses) en vertu de certaines de ses caractéristiques physiques – la phrase écrite ou prononcée '*Steil steigen die Alpen aus der Pô-Ebene zu bedeutender Höhe empor*' ne possède aucune caractéristique physique susceptible de représenter le brusque surgissement des Alpes à partir de la plaine du Pô. Toutefois, cette phrase représente bien l'état de choses en question, mais *autrement* – à savoir de manière « idéale » :

« La coordination [réalisée par les mots] est toutefois une relation idéale qui ne peut jamais être 'dérivée' de rapports réels ; c'est pourquoi toutes les théories du langage qui ne connaissent que la manifestation et le déclenchement [*Auslösung*] échouent lorsqu'il s'agit de rendre compte de l'énoncé. » (Bühler 1918, 4)

La seconde partie de cette citation explique à la fois l'importance centrale de la phrase (*Satz*) dans la théorie du langage de Bühler¹⁶ et la raison pour laquelle la *Sprachphilosophie* de Marty ne trouve pas grâce à ses yeux : la phrase est précisément le lieu où la spécificité du langage (humain) apparaît dans toute son ampleur. De fait, s'il est pensable qu'un nom représente un objet en vertu de certaines de ses caractéristiques physiques ('coucou', '*kratzen*', etc.), on ne voit pas comment cela pourrait être le cas au niveau de la phrase (si la coordination d'un nom à un objet peut s'expliquer, parfois, en termes causaux, cela est rigoureusement impossible pour une phrase). Par suite – et si Bühler a raison – la théorie de Marty ne distinguant que deux fonctions linguistiques (les fonctions causales de manifestation et de déclenchement), elle manque nécessairement l'essentiel, à savoir la relation idéale de coordination qui, comme fondement de la fonction de représentation, n'est rien d'autre que la caractéristique essentielle du langage. Nous verrons toutefois que, comme le souligne Bühler lui-même, le moment de la représentation n'est pas totalement absent de la *Sprachphilosophie* de Marty¹⁷.

¹⁶ La définition de la phrase (*Satz*) proposée par Bühler est une définition basée sur la performance (sur ce que fait la phrase, *Leistungsdefinition*, par opposition à une définition conceptuelle génétique, *genetische Begriffsdefinition*) : « Les phrases sont les plus petites unités performantes (*Leistungseinheiten*), ou, plus brièvement, les plus petites unités de sens (*Sinneinheiten*) du discours, unités qui sont à la fois simples, autonomes et complètes. » (Bühler 1918, 18).

¹⁷ Cf. ci-dessous, section 4.

Dans *Die Krise*, Bühler insère son introduction des trois fonctions essentielles du langage dans la présentation des « trois aspects » de la psychologie que sont les vécus (*Erlebnisse*), le comportement sensé (*sinnvolles Benehmen*) et les formations de l'esprit objectif (*Gebilde des objektiven Geistes*)¹⁸. Ces trois aspects sont dérivés des grands courants antagonistes de la psychologie du temps de Bühler¹⁹. Le défi, pour quiconque entend surmonter « la crise » en démontrant l'unité de la psychologie au-delà de la coexistence de nombreuses positions divergentes, consiste à identifier un domaine (*i*) pour lequel les trois aspects en question sont essentiels, et (*ii*) qui relève de la psychologie. Or un tel domaine existe bel et bien, et, selon Bühler, n'est autre que le langage :

« Il s'agit de fournir la démonstration <de l'unité de la psychologie> à l'exemple du phénomène du langage, qui est celui que je connais le mieux et qui se laisse délimiter avec précision. Au cas où cette démonstration aboutit, il ne sera pas difficile de l'étendre à d'autres phénomènes. (...) Je n'ai pas entrepris de réformer la psychologie, mais de trouver les axiomes de la théorie du langage. Un livre pratiquement achevé, *Théorie du langage*, livrera tous les détails à ce sujet. J'anticipe ses principaux résultats lorsque je cherche à montrer ici par des raisonnements abstraits que l'on ne peut comprendre scientifiquement le phénomène du langage que sous ces trois aspects. » (Bühler 1927, 29)

Comprendre ce qu'est le langage suppose donc : *premièrement*, que l'on rende compte du rôle que jouent la perception interne (*innere Wahrnehmung*) dans ce phénomène complexe, ainsi que le discours intérieur (*Sprache des Herzens*) – qui n'est pas le *verbum cordis* augustinien !²⁰ – et

¹⁸ Cf. Bühler (1927, 29). Notons que le troisième aspect est aussi appelé *Leistung* (*op. cit.*, 28). Sur la relation entre Psychologie et théorie du langage chez Bühler, voir Graumann (1988). Pour la notion technique de formation (*Gebilde*) dans la tradition brentienne, cf. les études de Stumpf (2006) et Twardowski (2007). Dans *Die Krise*, Bühler se réfère lui-même à Wundt, Spranger et Dilthey (cf. Bühler 1927, 23-24, 69) lorsqu'il discute les formations de l'esprit objectif.

¹⁹ Cf. Bühler (1927, 1-28). Bühler distingue la psychologie associationniste de Mach, la psychologie de la pensée de Külpe et de l'École de Würzburg, la psychanalyse de Freud, le Behaviorisme de Lloyd Morgan et Jennings, la psychologie des sciences humaines de Dilthey. La source d'inspiration immédiate de Bühler semble être Edouard Spranger et en particulier son article de 1926 « Die Frage nach der Einheit der Psychologie » (cf. Bühler 1927, 68-82).

²⁰ Si le syntagme retenu par Bühler (entre guillemets dans le texte) est bien une allusion transparente au *De trinitate* d'Augustin (XV, xxi, 40), il s'agit toutefois de quelque chose d'entièrement différent puisque les mots dont parle Augustin sont « *nullius linguae* » – ils n'appartiennent à aucune langue – et préfigurent de ce fait le langage mental tel qu'il sera pleinement articulé chez Ockham. Or Bühler n'admet pas que le langage soit autre chose qu'un système de signes sensibles (on ne voit pas comment un concept ou une intention de l'âme pourrait exercer aucune des trois fonctions essentielles du langage). Pour la préhistoire de la théorie médiévale du langage mental, cf. Panaccio (1999, 94-119).

les mouvements d'expression (*Ausdrucksbewegungen*) qui leur sont associés : voilà pour l'aspect des *vécus* dont la forme, au sein du langage, est la fonction de manifestation²¹ ; *deuxièmement*, que soit reconnue la fonction qu'exercent les institutions sémantiques (*semantische Einrichtungen*) dans la formation des communautés sociales, leur fondation et leur maintien (*gemeinschaftsbildende und gemeinschaftstragende Funktion*) : voilà pour l'aspect du *comportement sensé* dont la forme, au sein du langage, est la fonction de déclenchement²² ; *troisièmement*, que l'on reconnaisse la capacité que possède le langage de fonctionner comme instrument de connaissance (*Instrument des Erkennens*) en général et de la logique en particulier – il est en effet remarquable que certains sons soient capables de représenter *à leur manière* à peu près tout ce que nous sommes en mesure de penser : voilà pour l'aspect des *formations de l'esprit objectif* dont la forme, au sein du langage, est la fonction de représentation²³.

Bühler met ensuite ce qu'il vient d'exposer en perspective historique et remarque que les grandes théories du langage de l'histoire ont eu tendance à ne privilégier qu'une seule des trois fonctions linguistiques : la fonction de représentation pour Bolzano et Husserl (mais aussi pour Aristote) ; la fonction de manifestation pour Wundt ; quant à la fonction de déclenchement, le penseur qui la privilégie n'est autre que Marty, lequel

« (...) met l'accent sur la fonction de déclenchement mais connaît également très bien la manifestation, et il a livré les premières contributions à la clarification conceptuelle de cette notion. Qu'il ne reconnaisse pas la *dimension propre* de la représentation, qu'il ne considère la coordination des signes linguistiques aux objets que comme un moment implicite du sens, cela tient à la particularité de sa psychologie. Selon lui, toute intention d'un locuteur devrait finalement aboutir au déclenchement, et toute compréhension de la part d'un auditeur remonter à la manifestation. » (Bühler 1927, 61).

Quant à sa propre position – la prise en compte simultanée des trois fonctions essentielles – Bühler la rapproche de celles de Meinong, Martinak, et Frege, mais aussi de Hobbes et Mill. On entrevoit ici le mouvement dialectique général animant *Die Krise* : de même que certains des courants de la psychologie ont tendance à privilégier l'un de ses trois aspects constitutifs – les *vécus* pour l'associationnisme, le *comportement sensé* pour le behaviorisme, les *formations de l'esprit objectif* pour la psychologie de la pensée –, de même les grandes théories du langage ont tendance à privilégier l'une des trois fonctions linguistiques au détriment des autres. La sortie de « crise », dans les deux cas, est à tendance « catholique » : il s'agit de

²¹ Cf. Bühler (1927, 60).

²² Cf. Bühler (1927, 60-61).

²³ Cf. Bühler (1927, 59-60).

ramener les *membra disjecta* de la psychologie et de la théorie du langage sous une unique axiomatique. Le fait que Bühler choisisse le langage comme point d'appui de son levier unificateur apparaît dès lors comme une nécessité : s'il s'agit de donner une description scientifique du fonctionnement de l'être humain comme créature psychique, le domaine d'investigation qui s'impose au chercheur est celui où se « manifeste » avec le plus d'évidence sa rationalité.

4. LE MOMENT DE LA *DARSTELLUNG* CHEZ MARTY

Il est indéniable que la théorie du langage de Bühler est fondamentalement différente de celle de Marty, la divergence la plus caractéristique étant, comme le souligne Bühler dès 1909 et à de nombreuses autres reprises, le fait que Marty n'a pas reconnu la dimension propre de la fonction de représentation exercée par les signes linguistiques :

« Marty répondrait qu'il n'a pas le moins du monde ignoré cette relation des expressions linguistiques à quelque chose d'objectif, à ce que nous appelons 'objets' et 'états de choses' [*Tatbestand*]. Cela est certainement vrai, et nous verrons par exemple que dans le cas des noms, il distingue bien ce qu'ils nomment de ce qu'ils causent en tant que moyens d'influence, et il procède de manière analogue dans le cas des énoncés. Mais il ne reconnaît pas à cette représentation le caractère de fonction autonome. » (Bühler 1909, 965)

De fait, le moment de la représentation n'est pas absent de la philosophie martyienne du langage, mais il reste toujours médiatisé par des phénomènes psychiques – Marty accepte l'adage médiéval « *voces significant res mediantibus conceptibus* »²⁴ – autrement dit, tout ce qui est représentable l'est toujours comme *contenu* d'un phénomène psychique. Pour les énoncés, il s'agit de contenus de jugements – *i.e.* de suites non-réelles [*nicht reale Folgen*] d'objets réels²⁵ –, pour les noms, de contenus de présentations – *i.e.* de ce qui, s'il existait, serait le corrélat d'une présentation²⁶. Pour Bühler en revanche, les objets et les états de choses

²⁴ Cf. Marty (1908, 436).

²⁵ Cf. Marty (1908, 292). Marty précise – et Bühler le note également – que si l'on doit dire, en un sens large, qu'un énoncé signifie qu'un certain jugement est censé être suscité chez l'auditeur, on peut dire également, en un sens plus étroit, qu'un énoncé signifie le contenu du jugement en question (*i.e.* un état de choses).

²⁶ Cf. Marty (1908, 448). La distinction entre objet et contenu des présentations chez Marty comprend un moment contrefactuel : une présentation n'a, à proprement parler, pas de contenu (seuls les jugements en ont un), mais seulement un objet. On peut toutefois distinguer, *cum grano salis*, entre contenu et objet d'une présentation en considérant son objet au sens large comme l'extension du concept en question (pour la présentation « blanc » : tous les objets blancs) et son objet au sens étroit, à savoir ce en vertu de quoi tous les objets blancs tombent effectivement sous le concept « blanc ». Or cela, s'il existait, serait un universel ; mais Marty est un nominaliste radical pour ce qui est des universaux. Le

auxquels les noms et les énoncés sont coordonnés ne sont pas des contenus mais les corrélats *tout court* des signes linguistiques. Réaffectant une formule célèbre de Frege, nous pourrions dire que *die Darstellung bedarf keines Vermittlers* – la représentation n’a pas besoin d’un médiateur²⁷.

Si ce point est difficilement contestable, on peut toutefois se demander si Bühler n’a pas trouvé chez Marty davantage que les simples prémisses de l’argument qui le conduit à poser la représentation comme fonction autonome des signes linguistiques. Marty utilise-t-il le terme ‘*Darstellung*’ en un sens technique ? Dans sa discussion de la nomination impropre (*uneigentliches Nennen*) – dans le cas d’un nom comme ‘million’ par exemple, qui fonctionne parfaitement bien sans que quiconque doive effectivement se représenter un million d’unités – Marty remarque que l’usage de tels noms revient à avoir quelque chose à l’esprit (*meinen*) qui n’est pas nommé par le nom en question²⁸. Puis il ajoute :

« (...) il y a ici réellement un nouveau type de signification. Dans un tel cas, nous ne pouvons pas strictement parlant dire que la fonction du nom est de susciter chez l’auditeur une présentation de même contenu que celle qui existe chez le locuteur. Et le vieil adage selon lequel les noms nomment les choses *mediantibus conceptibus* possède ici un sens quelque peu différent. La médiation ne consiste pas seulement en une saisie incomplète, mais présente en plus de cela un caractère de simple lieutenance. » (Marty 1908, 462-463)

La nomination impropre implique donc toujours une médiation, mais celle-ci, effectuée par la forme interne figurale du langage²⁹, est pour ainsi dire préparatoire ou extrinsèque au nouveau type de signification identifié par Marty, puisqu’il est par définition exclu que l’auditeur puisse former une présentation de ce que « dit » (littéralement) le nom concerné. Par suite, ce qui est signifié de cette manière n’est pas non plus le contenu d’une présentation (et ne peut pas l’être). Bref, les expressions linguistiques fonctionnent parfois comme simples signes représentants (*stellvertretende Zeichen*). Pour illustrer ce cas de figure, Marty compare la relation du signe linguistique à l’objet avec celle d’un croquis au terrain qu’il représente :

« Comme lorsque l’on dit : ‘sur cette esquisse une ligne représente [*stellt vor (!)*] un cours d’eau, ou un carré une ville. A partir de ce sens élargi de ‘représenter’ [*Repräsentieren*], à savoir ‘être un signe représentant pour

contenu des présentations – leur objet au sens étroit – est donc nécessairement confiné au domaine du contrefactuel. Sur ce point, cf. Cesalli & Goubier (2011).

²⁷ Cf. Frege (1918, 69). Par opposition à la représentation (*Vorstellung*), la pensée n’a pas besoin de porteur (« Er [der Gedanke] bedarf keines Trägers »).

²⁸ Cf. Marty (1908, 462).

²⁹ La forme interne figurale du langage est constituée de représentations auxiliaires associées à un certain mot, conduisant l’auditeur à la signification visée sans toutefois faire elles-mêmes partie de cette signification (cf. Marty 1908, 134-144).

quelque chose [*darstellendes Zeichen für etwas sein*]’ le transfert de signification s’est encore poursuivi et l’on entend par ‘représenter [*vorstellen*] quelque chose’ non pas seulement ‘en tenir lieu [*vertreten*] de telle sorte que sa représentation [*Vorstellung*] soit suscitée’ mais encore, et de manière absolue [*überhaupt*], ‘exercer ses fonctions’ et ce même lorsque, de ce fait, la représentation de ce dont il est tenu lieu [*Vorstellung des Vertretenen*] n’est suscitée que secondairement, ou même pas du tout.» (Marty 1908, 467)

Il semble que ce que nous avons ici va largement au-delà de simples prémisses dont Bühler n’aurait fait que tirer une conclusion novatrice. Il suffit d’appliquer à ce cas complexe – je veux dire : la comparaison Marty-Bühler – la distinction entre perspectives génétique et descriptive pour voir que Marty décrit bien ici la fonction de représentation telle qu’elle sera reprise par Bühler ; et qui plus est, il le fait en utilisant précisément le terme clé de ‘*darstellen*’. Le passage à peine cité des *Untersuchungen* n’est pas un cas isolé et Marty utilise parfois le terme ‘*Darstellung*’ en un sens très général – *i.e.* allant bien au-delà du cas spécifique de la nomination impropre – qui préfigure clairement celui qu’il aura chez Bühler :

« On peut (...) désigner tous les moyens d’expression du langage comme des formes, c’est-à-dire comme quelque chose qui donne forme et dans lequel ce qui est à communiquer, la signification, comme matière ou contenu, est représenté [*zur Darstellung kommt*]. » (Marty 1908, 121 ; *cf.* aussi *op. cit.*, 181)

Bühler lui-même insiste d’ailleurs sur la nécessité d’opérer une distinction conceptuelle, au sein de la représentation symbolique, entre ses composantes épistémologiques, logiques et psychologiques :

« Dans le concept de *représentation symbolique* se croisent et s’entremêlent des problèmes épistémologiques, logiques et psychologiques, sans que l’on puisse faire la part des choses tant que l’on a pas reconnu qu’à chaque représentation systématique et productive revient un *champ de représentation*, et que le langage utilise plusieurs champs de représentation superposés, de la simple image sonore [*Lautmalerei*] presque dépourvue de signification, à la cohérence des concepts. » (Bühler 1927, 59)

Autrement dit, il n’est pas absurde de penser que Bühler a trouvé chez Marty bien plus que de simples prémisses puisque cette relation de coordination liant une expression linguistique à un objet (ou à un état de choses) sans la médiation (actuelle) d’un phénomène psychique est bien décrite par Marty – avec la même terminologie (*Darstellung*) et avec les mêmes exemples (le croquis ou la carte géographique).

Si ce qui précède est correct, il faut opter pour une lecture affaiblissante de la rhétorique adoptée par Bühler dans sa recension de 1909. L’essentiel, toutefois, demeure, à savoir que Bühler franchit un pas décisif

en *généralisant* la relation de coordination entre signes et objets (ou états de choses) et, du même coup, la fonction de représentation. Ce qui nous conduit à une formulation pour ainsi dire exacerbée de notre question directrice : si Marty avait non seulement formulé les prémisses devant conduire à la reconnaissance de la représentation comme fonction autonome (et peut-être centrale) du langage, mais également tiré une partie de la conclusion qui semblait s'imposer, pourquoi diable s'est-il arrêté en si bon chemin ?

5. FONCTIONNALISME, PSYCHOLOGIE ET PHILOSOPHIE DU LANGAGE

Au-delà de leurs différences internes – *i.e.* touchant leurs éléments et les relations existant entre elles – les théories du langage de Marty et Bühler se distinguent par leur orientation générale, l'une prenant la forme d'un fonctionnalisme de l'usage (*Zweck*) et l'autre aboutissant à un fonctionnalisme de la performance (*Leistung*). Cette distinction explique, croyons-nous, pourquoi Marty ne pouvait tout simplement pas aller plus loin dans la mise en évidence du moment représentationnel du langage. Il est temps d'être un peu plus précis quant à cette distinction.

La question centrale de toute philosophie du langage est celle de l'élucidation du phénomène du sens des expressions linguistiques. Les fonctionnalismes de Marty et Bühler apportent des réponses différentes à cette question, réponses apparentées et, surtout, génétiquement liées. On peut qualifier la position de Marty de *fonctionnalisme de l'usage* dans la mesure où les deux fonctions de manifestation (*Kundgabe*) et de signification (*Bedeutung*) répondent à deux intentions enchâssées du locuteur, lequel entend, dans chaque cas, atteindre un objectif bien défini au moyen de sons articulés dont il se sert comme autant d'outils sonores – le maître-mot étant ici celui de *Zweckmäßigkeit*, l'usage fonctionnel et optimal des mots en vue d'influencer la vie psychique d'autrui. La position de Bühler, en revanche, peut être qualifiée de *fonctionnalisme de la performance* non pas dans la mesure où les deux fonctions causales de manifestation (*Kundgabe*, plus tard aussi *Ausdruck*) et de déclenchement (*Auslösung* plus tard aussi *Appell*) seraient négligées – de fait, elles sont loin de l'être –, mais seulement en raison du fait que selon lui, ce qui fait l'essence même du langage (humain) est la fonction de représentation (*Darstellung*) exercée par les mots et en vertu de laquelle des sons articulés sont coordonnés à des objets (ou à des états de choses) – le maître-mot étant ici celui de *Leistung*, la performance propre des signes linguistiques, indépendante de toute médiation mentale.

L'opposition entre fonctionnalismes de l'usage et de la performance peut être précisée en considérant les questions spécifiques dont ces deux positions constituent les réponses complexes. Si nous désignons par *x* une expression bien formée d'un langage quelconque, ces questions spécifiques peuvent être formulées de la manière suivante :

USAGE : 'dans quel but est utilisé x ?'

PERFORMANCE : 'que fait x ?'

Il y a manifestement un lien entre les questions de l'usage et de la performance. Si x est utilisé dans un certain but, alors, d'une certaine manière, x fait quelque chose – et inversement, lorsque x fait quelque chose, il n'est pas rare que ce soit précisément parce qu'il est utilisé dans un certain but ; mais il y a aussi une différence manifeste entre les questions de l'usage et de la performance. Prenons un exemple concret (et non-linguistique), soit la situation suivante : un bateau est lesté avec une pierre. Une description centrée sur l'usage dira que la pierre est utilisée pour lester le bateau ; l'approche axée sur la performance dira (peut-être plus simplement) que la pierre leste le bateau. Ce qui distingue ces deux descriptions est que la première implique l'existence d'un usager, c'est-à-dire d'un sujet agissant dans un but bien défini et se servant précisément de la pierre pour l'atteindre, alors que la seconde ne présuppose rien de tel.

On dira bien entendu que ce qui caractérise le fonctionnalisme de la performance est simplement le fait qu'il se limite à ne considérer que le *résultat* d'un usage donné : s'il est vrai que la pierre leste le bateau, c'est que quelqu'un s'en est servi dans ce but ; aucune pierre ne leste un bateau d'elle-même (le lestage de bateau n'est pas une propriété de la pierre mais une fonction qu'elle peut, éventuellement, exercer). Cela dit, rien n'empêche un théoricien – par exemple, un théoricien du langage – de faire le choix délibéré de se concentrer sur la performance résultant d'un usage donné – par exemple, celui des mots – plutôt que sur les processus complexes que cette performance présuppose.

Or il semble précisément qu'un tel choix soit à l'arrière-plan de la théorie du langage de Bühler. Cela vaut en tous les cas pour la *Sprachtheorie* et aussi, dans une certaine mesure, pour *Die Krise*. Cette volonté d'isoler le moment représentationnel n'apparaît pas encore dans la recension de 1909 et semble également absente de l'article de 1918 sur les théories de la phrase. C'est en ce sens que sont à comprendre les indications données par Friedrich Kainz dans sa longue préface à la réimpression de la *Sprachtheorie*, indications portant précisément sur l'évolution de la position de Bühler entre 1909 et 1934 quant à la question du rapport entre philosophie du langage et psychologie :

« La conférence que je viens d'évoquer³⁰ présente un caractère clairement psychologico-linguistique [*sprachpsychologischer Charakter*] et ce fait mérite une mention particulière parce que les travaux ultérieurs de Bühler sur

³⁰ Kainz se réfère ici à la conférence « *Über das Sprachverständnis vom Standpunkt der Normalpsychologie* » tenue l'année même de la publication de la recension des *Untersuchungen* de Marty, soit en 1909.

le langage s'éloignent de plus en plus du terrain de la psychologie du langage ou, pour le dire de manière plus adéquate, élargissent et transforment en l'enrichissant l'approche psychologique en y intégrant d'autres tâches et méthodes de recherche. Le résultat de ces efforts est la *Sprachtheorie*. Au cours de nombreuses discussions qu'il a eues avec moi durant la rédaction de son chef-d'œuvre, Bühler a lui-même explicitement refusé de le qualifier de psychologie du langage. Cette œuvre – disait-il – vise à quelque chose de plus et de décisivement différent dans la mesure où elle élève l'analyse psychologique du langage en tant qu'activité et fonction de l'être humain usager du langage en y ajoutant une analyse onto-centrée des formations [*ontozentrische Gebildeanalyse*] ainsi qu'une considération axiomatique des principes centrée sur l'essence du langage comme forme symbolique.» (Bühler 1982, VIII).

Le diagnostic de Kainz est confirmé par le passage suivant du début de la *Sprachtheorie* dans lequel Bühler, situant sa propre démarche par rapport à celle de Gardiner – l'analyse « situationnelle » du langage – écrit :

« Faut-il donc définitivement donner le mot d'ordre que la vieille grammaire a concrètement besoin d'être réformée dans le sens d'une théorie résolument *situationnelle* du langage ? Ma réponse est la suivante : il existe une frontière immanente que tous les amateurs de réforme se doivent de respecter. En effet, si la situation de *parole* concrète constitue un fait irrécusable, il est tout autant indéniable qu'il y a des énoncés largement *déconnectés de la situation*, que dans le monde, il existe par exemple des livres remplis d'énoncés déconnectés de la situation de parole. Et qui examine avec la même absence de préjugés ce fait (...), s'il sort justement de l'amphithéâtre d'un situationnisme radical, celui-là *commencera* par trouver dans cette simple possibilité factuelle matière à étonnement philosophique. » (Bühler 2009, 101)

Dans les termes utilisés ici par Bühler, on peut dire que Marty non seulement n'est pas sorti de l'amphithéâtre situationnel, mais jugerait sans doute ce mouvement dénué de sens. Le langage n'est pas un « pur » système de signes coordonnés au monde – ce n'est pas dans ce trait, bien visible à l'intérieur du phénomène complexe qu'est le langage, que réside sa caractéristique essentielle – mais un outil utilisé tant bien que mal par les êtres humains dans le but immédiat et concret de jeter un pont sensible entre le psychisme de *celui qui parle* et celui de *ceux à qui il parle*.

Les racines des deux fonctionnalismes – de l'usage pour Marty, et de la performance pour Bühler – décrits dans ces pages à travers la comparaison des fonctions linguistiques de manifestation (*Kundgabe*) et signification (*Bedeutung*) chez le premier, puis de représentation (*Darstellung*) chez le second, sont sans doute à chercher dans les pedigrees philosophiques respectifs de ces deux auteurs. La *Sprachphilosophie* de Marty résulte de la rencontre des acquis méthodologiques et théoriques de la psychologie descriptive de Brentano et de la considération empirico-téléologique du

langage ; la *Sprachtheorie* de Bühler – entendue ici comme discipline et non comme œuvre – résulte quant à elle de l'intérêt pour ainsi dire biologique ou physiologique du médecin allié à une psychologie – la psychologie de la pensée de l'École de Würzburg – qui, si elle plonge bien ses racines dans la tradition brentanienne, prend toutefois nettement ses distances avec elle³¹. Au sein de la perspective fonctionnaliste, la « déconnection » de la situation concrète de parole prônée par Bühler conduit d'elle-même à faire de la représentation entendue comme *performance* propre des signes linguistiques la fonction centrale du langage. Un tel mouvement était impensable pour Marty puisque l'essence du langage n'est autre que d'être cette « connexion », ce qui conduit nécessairement à faire des fonctions de manifestation et de signification, c'est-à-dire de l'*usage* efficace des mots, le point focal de la *Sprachpsychologie*³².

BIBLIOGRAPHIE

- BÜHLER K. (1909), « Anton Marty, *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie* », *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 171, 947-979.
- BÜHLER K. (1918), « Kritische Musterung der neuern Theorien des Satzes », *Indogermanisches Jahrbuch* 6, 1-20.
- BÜHLER K. (1927), *Die Krise der Psychologie*, Jena, Gustav Fischer.
- BÜHLER K. (1982), *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*, Stuttgart, Gustav Fischer.
- BÜHLER K. (2009), *Théorie du langage. La fonction représentationnelle du langage*, traduit de l'allemand par J. Friedrich et D. Samain, Marseille, Agone.
- CESALLI L. (2008), « Faire sens. La sémantique pragmatique d'Anton Marty (1847-1914) », *Revue de philosophie et de théologie* 140, 13-28.
- CESALLI L. & GOUBIER F. (2011), « Anton Marty on Meaning (*Bedeuten*) and Naming (*Nennen*). A Comparison with Medieval Supposition Theory », in Löwe, B. & Uckelman, S. (éds), *Medieval and Modern Applied Logic*, Leiden, Brill (à paraître).
- DE SAUSSURE F. (1978), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- DEMPE H. (1930), *Was ist Sprache ? Eine sprachphilosophische Untersuchung im Anschluss an die Sprachtheorie K. Böhlers*, Weimar, Böhlhaus.
- ESCHBACH A. (éd.) (1984), *Bühler-Studien*, Frankfurt a. M., Suhrkamp, 2 Bde.

³¹ Voir les remarques de J. Friedrich à ce sujet dans sa présentation de la *Théorie du langage* (Friedrich 2009).

³² Merci à Janette Friedrich et Sophie de Hemptinne pour leur relecture attentive et leurs remarques critiques.

- ESCHBACH A. (éd.) (1988), *Karl Bühler's Theory of Language*, Amsterdam, John Benjamins.
- FREGE G. (1918), « Der Gedanke. Eine logische Untersuchung », *Beiträge zur Geschichte des deutschen Idealismus* 2, 58-77.
- FRIEDRICH J. (2009), « Présentation », in Bühler, K. (2009), 21-58.
- GARDIES J.-L. (1975), *Esquisse d'une grammaire pure*, Paris, Vrin.
- GRAUMANN C.F. (1988), « Aspektmodell und Organonmodell », in Eschbach, A. (éd.) (1988), 107-124.
- JAKOBSON R. (1963), « Linguistique et poétique », traduit de l'anglais par N. Ruwet in Jakobson, R., *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, 209-248.
- KAINZ F. (1982), « Geleitwort », in Bühler, K. (1982), V-XIX.
- LIEDTKE F. (1990), « Meaning and Expression : Marty and Grice on Intentional Semantics », in Mulligan, K. (éd.) (1990), 29-49.
- LINHARES DIAS R. (2009), « Linguistic Functions : the Vienna-Prague Circuit », *Brentano Studien* 12, 183-217.
- MARCONI D. (1997), *La philosophie du langage au XX^e siècle*, traduit de l'italien par Michel Valensi, Paris, Éditions de l'éclat.
- MARTINET A. (1969), *Langue et fonction. Une théorie fonctionnelle du langage*, traduit de l'anglais par H. & G. Walter, Paris, Gonthier.
- MARTY A. (1908), *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, Halle a. S., Max Niemeyer.
- MARTY A. (1916), « Über Sprachreflex, Nativismus und absichtliche Sprachbildung », in Eisenmeier J., Kastil A., Kraus A. (éds.), *Gesammelte Schriften*, Bd. I.2, Halle a. S., Max Niemeyer, 1-304.
- MARTY A. (1918), *Über subjektlose Sätze und das Verhältnis der Grammatik zur Logik und Psychologie*, in Eisenmeier J., Kastil A., Kraus O. (éds.), *Gesammelte Schriften*, Bd. II.1, Halle a. S., Max Niemeyer, 3-101 et 116-307.
- MULLIGAN K. (éd.) (1990), *Mind, Meaning and Metaphysics. The Philosophy and Theory of Language of Anton Marty*, Dordrecht, Kluwer.
- MULLIGAN K. (1997), « The essence of language : Wittgenstein's Builders and Bühler's Bricks », *Revue de métaphysique et de morale* 2, 193-215.
- PANACCIO C. (1999), *Le discours intérieur. De Platon à Guillaume d'Ockham*, Paris, Éditions du seuil.
- RECANATI F. (2008), *Philosophie du langage (et de l'esprit)*, Paris, Gallimard.
- SCHWARTZ H. (1908), « Die verschiedenen Funktionen des Worts », *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik* 132, 152-163.
- STUMPF C. (2006), « Phénomènes et fonctions psychiques », in Id., *Renaissance de la philosophie*, traduit de l'allemand par D. Fisette, Paris, Vrin, 133-167.
- TWARDOWSKI K. (2007), « Fonctions et formations. Quelques remarques aux confins de la psychologie, de la grammaire et de la logique », in Fisette D. & Fréchette G. (dir.), *A l'école de Brentano. De Würzburg à Vienne*, Paris, Vrin, 343-383.